

tions que les femmes chrétiennes suivaient. Sortaient-elles, c'était pour visiter un des frères malades, assister au saint sacrifice, secourir les pauvres, écouter la parole de Dieu : ou bien encore elles se glissaient dans les prisons pour laver les pieds des saints et baiser les chaînes des martyrs. Elles évitaient les vaines délices de ce monde qui énervent les forces de l'âme ; elles se distinguaient des autres femmes par leur simplicité, dans la crainte, c'est Tertullien qui parle, que des mains accoutumées aux molles entraves des bracelets, ne trouvaient les chaînes trop dures et trop pesantes et qu'un col tout couvert d'un filet de perles et d'émeraudes, ne laissât pas de place à l'épée.

Ces derniers traits s'appliquent peut-être plus particulièrement aux temps de persécutions qui traversaient alors le christianisme ; mais voici des caractères plus généraux, et qui tiennent à son essence même. L'église, disait Tertullien, dresse le contrat du mariage chrétien, la bénédiction en devient le sceau, les anges le rapportent au Père céleste, qui le ratifie. Le mari et la femme sont deux dans la même chair ; et où il n'y a qu'une chair, il n'y a qu'un esprit. Ils prient ensemble, ils accomplissent ensemble les jeûnes : ils sont ensemble dans l'église de Dieu, ensemble ils se présentent à la Table sainte, dans les noces de l'agneau ; l'adversité, la prospérité, tout leur est commun.

C'est sous ces auspices que le mariage chrétien s'annonçait dans le monde. La femme, vous le voyez, était relevée de son long abaissement. L'axiome de la loi romaine qui considérait la mère de famille comme la sœur de ses fils, est effacé de la loi nouvelle. La dignité de la femme est retrouvée au pied de la croix où Marie-Madeleine s'était agenouillée. Le mariage ne consiste plus dans l'assujétissement de la volonté de la femme à celle de l'homme, mais dans la confusion de deux chairs en une chair, de deux esprits en un esprit, deux volontés dans une volonté, de deux prières dans une prière, de deux souffrances dans une souffrance, de deux joies dans une joie. C'est une union sainte qui a Dieu pour consécuteur et les anges pour témoins.

Aussi l'on voit les femmes manifester des vertus, une élévation et une délicatesse de sentiments ignorées de l'antiquité. Quoi de plus touchant et de plus beau que les dernières paroles de Potamiène, cette esclave d'une rare beauté, condamnée à être jetée dans une chaudière de poix bouillante, pour avoir refusé de céder à la passion de son maître ? Elle ne demande pas la vie, elle ne réclame pas même un supplice moins terrible ; si elle élève la voix, c'est pour dire au préfet Aquila qui l'a condamnée : « Par la vie de l'empereur, je vous supplie de ne pas me faire dévotiller, et de ne pas me faire exposer nue. Qu'on me descende peu à peu dans la chaudière avec mes habits. » Le mot des mères de Sparte disant à leurs fils, en leur présentant leur bouclier, de revenir ou dessous ou dessus, est un mot qui excite plus d'étonnement que d'admiration, parce qu'il est en contradiction avec les sentiments de la nature. Mais c'est de l'admiration sans mélange qu'on

éprouve pour la mère de Symphorien, lui criant du haut des murailles d'Autun, pendant qu'on le conduisait au martyre : « Mon fils Symphorien, élève ton cœur ; on ne te ravit pas aujourd'hui la vie, mon enfant, mais tu l'échanges contre une vie meilleure. » Et quand la mère d'un des quarante martyrs de Sébaste charge de ses propres mains son fils, qui a déjà subi l'épreuve de la glace et du feu, dans le tombeau qui doit le conduire au supplice, afin de tromper l'espoir de ses bourreaux qui se flattent d'obtenir de lui une rétractation, c'est encore de l'admiration que l'on éprouve. Si, chez les mères de Sparte, en effet, le sentiment patriotique étouffait le sentiment maternel, chez les mères chrétiennes dont nous venons de parler, le sentiment maternel était parfaitement d'accord avec le sentiment religieux. La mère de Symphorien ne sacrifiait la vie mortelle de son fils qu'à la certitude de son éternité bienheureuse, et celle du dernier des quarante martyrs de Sébaste ne se hâta d'enlever son fils mourant aux dernières séductions de la terre, que pour lui assurer les délices du ciel.

Et qu'on ne croie pas que la mère chrétienne, parce qu'elle préférait l'immortalité de son fils à une vie périssable, lui montrât moins de sollicitude, quant à ces soins matériels qui sont les premiers besoins des enfants et le premier devoir des mères. Pour admettre une semblable opinion, il faudrait ignorer une des histoires les plus touchantes dont le souvenir ait été consigné dans les actes des martyrs. Perpétue, jeune femme de vingt-deux ans qui écrivit elle-même le commencement de la relation de son martyre, était d'une noble famille de Carthage ; quand elle fut mise en prison pour la foi, elle venait d'accoucher, et elle nourrissait son enfant. Elle raconte l'impression que produisirent sur elle, qui avait été accoutumée à toutes les délices de la vie, l'aspect horrible de la prison et les ténèbres qui y régnaient. Puis, avec une inexprimable tendresse et une simplicité non moins admirable, elle raconte comment, en attendant l'heure de son jugement qui devait être proche, elle s'occupait de la petite créature qu'elle venait de mettre au monde : « Les bienheureux diacres Tertius et Pomponne qui nous assistaient dit-elle, obtinrent, à prix d'argent, la permission de nous faire passer quelques heures dans un lieu plus commode de la prison. Nous sortîmes, chacun pensait à soi ; je donnais à têter à mon enfant. » Même après avoir été condamnée à être exposée aux bêtes dans le Cirque, Perpétue conserve cette sollicitude maternelle. » Hilarion prononça notre sentence, et nous condamnâ tous à être exposés aux bêtes. Nous retournâmes joyeux à la prison. Comme mon enfant avait été accoutumé à me têter et à demeurer avec moi, j'envoyai aussitôt le diacre Pomponne pour le demander à mon père : il ne voulut pas le lui remettre, et Dieu permit que l'enfant ne demandât plus la mammelle, et que mon lait ne m'incommodât plus. »

Le sentiment même que la religion nouvelle semblait devoir relâcher pour un temps, en séparant les enfants des parents par tout l'espace qui séparait les deux cultes ; la piété filiale n'était pas affaiblie ; au

contraire, elle prenait un caractère plus tendre et plus doux. La crainte, qui était l'esprit de la famille antique, faisait place au respect tempéré par l'amour, cet esprit de la loi nouvelle que le christianisme répandait partout. Nous trouvons la trace de ces sentiments nouveaux dans les paroles de Perpétue au sujet de son père : « Je séchais de douleur, dit-elle, de voir celle que je causais. Je plaignais mon père, voyant que, de toute ma famille, il serait le seul à ne pas se réjouir de mon martyre. Comme il s'efforçait de me tirer du tribunal, Hilarion commanda qu'on l'en chassât, et il reçut un coup de baguette. Je le sentis comme si j'eusse été frappée moi-même, tant je souffris de voir mon père maltraité dans sa vieillesse. »

Vous voyez l'injustice du reproche adressé au christianisme par ceux qui l'ont accusé de fermer l'âme aux sentiments naturels, pour ne l'ouvrir qu'à une espèce d'égoïsme ascétique qui exclurait toutes les affections de la terre. Les chrétiens, sur le seuil même du cirque, sous la dent des bêtes féroces, sous le poignard du gladiateur, conservaient les nobles et saintes affections du foyer domestique : les mères restaient mères, les épouses restaient épouses, les filles restaient filles. Les liens de la famille étaient resserrés au lieu d'être rompus, et l'amour surnaturel que la religion inspire aux chrétiens pour leurs proches, venait réchauffer, de ses divines flammes, l'amour naturel qu'ils ressentaient déjà pour eux. Mais l'esprit de famille était complètement renouvelé par une magnifique création, l'épouse et la mère chrétienne, sainte et douce divinité du foyer domestique, qui s'asseyait, non plus au-dessous, mais en face du père. Le père de famille, dans sa majesté sérieuse et même un peu sévère, à quelques traits du Dieu de la Bible ; la mère chrétienne, avec une majesté plus accessible et plus tendre, nous rappelle le Dieu de l'Évangile. C'est la puissance tempérée par l'amour, et les foudres du Sinaï se changent autour de sa tête en rayons doux et purs. Elle devenait, dans la famille nouvelle, la médiatrice naturelle entre le père et les enfants ; elle rendait les prières et les vœux de ceux-ci plus puissants et plus agréables à l'oreille paternelle ; elle rendait les ordres du père plus doux sans les rendre moins sacrés. Avec le christianisme, on peut le dire, le ciel était descendu dans chaque famille chrétienne : le père c'était l'image du Christ, la mère c'était l'Église, les enfants c'étaient des citoyens de la céleste patrie, l'héritage de Jésus-Christ. La foi, l'espérance et la charité, ces trois sœurs immortelles, s'asseyaient entre le lit nuptial des époux et le berceau des enfants. C'étaient des citoyens de la céleste patrie, l'héritage de Jésus-Christ. La foi, l'espérance et la charité, ces trois sœurs immortelles, s'asseyaient entre le lit nuptial des époux et le berceau des enfants, et Dieu renouvelait sur chaque famille la bénédiction qu'il avait donnée à la première, lorsqu'il plaça Adam et Eve dans ce jardin de délices où commença l'humanité.